

aussi prises pour modèles, non de pensée, mais de forme. Comme à l'auteur d'*Atala* et de *Réné*, rien ne coûte à George Sand pour revêtir l'idée d'une robe éclatante et somptueuse ; aussi pourrait-on dire d'eux seuls, sans crainte d'être accusé de partialité, qu'ils ont su faire marcher la langue en reine et non en esclave.

Abandonnant cette tendance presque générale des romanciers du jour vers l'observation microscopique des individus et des habitudes, dédaignant cette littérature des infiniment petits, monde nouveau, découvert par M. de Balzac, fourmillières de détails que sa canne a par hasard réveillée un jour en passant, George Sand s'est jetée dans des spéculations plus élevées ; délaissant l'écorce et l'enveloppe de l'arbre pour ne songer qu'à en recueillir la sève nourricière et fécondante, elle s'est beaucoup plus occupée, en un mot, des passions que des mœurs, de l'homme que de l'habit.

Dans ses romans, ou plutôt ses demi-poèmes, peu lui importe l'intrigue, l'action ; ce qui absorbe sa pensée toute entière, c'est le développement d'un caractère énergique, d'un sentiment puissant. Bien différente de toutes ces médiocrités qui font consister le mérite d'une œuvre littéraire ou scénique dans un imbroglio plus ou moins compliqué, dans un canevas plus ou moins difficile à comprendre, George Sand fuit la routine ainsi que la mode, et s'attache davantage à émouvoir le cœur, qu'à captiver l'attention par des moyens vulgaires et usés. Elle laisse *charpenter* leurs œuvres à tous ceux qui ont la prétention d'être dramatiques dans leurs livres, à tous ceux qui croient qu'on écrit à coup de haches, et qu'on pense à coups de marteau.

Comme Shakspeare, comme Racine, comme tous les grands écrivains du passé, George Sand ne cherche pas dans l'accessoire un surcroît d'intérêt ; elle pose un personnage, une passion ; la passion s'agite, prend vie, nous touche, nous transporte, et l'œuvre est faite.

La femme, plus sensible, plus impressionnable que l'homme,